

LA CLEF DE SOL

Laurence Martin



Laurence Martin

La Clef de Sol

© Laurence Martin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6865-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Marine, qui a inspiré ces pages,
et à mon père, dont le handicap avance chaque jour un peu plus loin.

Il n'est jamais trop tard pour devenir ce que nous aurions pu être.

Mary Ann Evans, alias George Eliot

Novembre 1989

L'homme avait garé sa voiture, il avançait maintenant à pied, le visage sombre, le pas traînant, les poings serrés au fond des poches. Il ne voulait pas rattraper le retard volontairement pris. Il escomptait qu'en arrivant le parvis serait débarrassé de l'attroupement qui s'y trouverait et lavé des conversations dont il fuyait systématiquement la vacuité. L'homme s'appelait Pierre et il marchait, mécaniquement, l'esprit absent. Mobilisé par la douleur, son corps avançait malgré lui. Quiconque l'aurait croisé ainsi, blotti dans d'obscures réflexions, se serait décalé d'un pas pour ne pas être bousculé. Il faut dire que sa haute stature, doublée d'une carrure imposante, n'engageait pas à la rencontre.

Pierre se rendait à Saint-Sulpice, aux funérailles de Marina. Son ex-femme s'était éteinte six jours plus tôt à l'hôpital et, sans l'appel d'une connaissance, qui leur était encore commune, aucun faire-part n'aurait prévenu de la date et du lieu de la cérémonie.

Le glas sonnait lorsqu'il entra et se signa machinalement. En passant le seuil de l'église, l'odeur des lys et de l'encens l'incommoda immédiatement, tandis que sa vue s'adaptait à la pénombre de l'endroit. L'édifice avait la beauté de ces lieux saints où l'ornement unit le sacré au mystique.

Pierre se dirigea vers la nef et se choisit un banc discret, à moitié vide, au dernier rang. Il contorsionna sa carcasse pour s'installer auprès des autres, dépassant d'une tête l'assistance. La musique provenant du grand orgue provoqua le long de ses bras un frisson incontrôlable, et l'*Ave Maria* de Schubert noua sa gorge d'un sanglot. Il avait tant aimé cette femme.

Ses mains carrées, aux veines saillantes, s'entrelacèrent dans la prière, mais on pouvait voir qu'elles tremblaient. Les souvenirs envahirent sa tête. Il exhuma de sa mémoire de nombreuses images du passé, et se souvint distinctement du rire enjoué de Marina au jour de leur première rencontre. Puis l'organiste s'interrompit. La résonance de l'instrument retint encore quelques secondes le son des notes qui faiblissaient avant que le silence ne retombe. L'abbé rejoignit le micro dans le craquement sourd de la chaire alors que Pierre revenait à lui. Déjà son regard fourrageait, remontait la nef jusqu'au chœur, scrutant chaque visage, chaque silhouette comme s'il convoitait le Saint Graal. Où était-elle ? Où la trouver ? Enfin, il s'immobilisa, le cœur battant, le souffle court. Elle s'offrait telle une toile de maître dans le clair-obscur des bougies, un trésor qu'il aurait perdu et venait juste de recouvrer. Cela faisait près de vingt-cinq ans qu'il n'avait pas revu Nadia. La jeune femme enterrait sa mère, mais elle se tenait droite et digne dans l'immobilité du corps, l'impassibilité du trait. Le teint diaphane, le profil grave, à gauche du cercueil maternel, elle semblait entre parenthèses. Un chignon danseuse enserrait sa longue chevelure d'un blond solaire, dont la couleur faisait offense à ce parterre de noir vêtu. Entendait-elle seulement le prêtre, le froissement léger des mouchoirs, l'écho des sanglots étouffés ? L'unique mouvement répétitif que la jeune femme s'autorisait était de caresser son ventre où pointait l'enfant qu'elle portait. Puis, dans un mouvement contrôlé, elle se tourna vers l'assemblée, comme si le regard de cet homme, fixement posé sur sa nuque, avait réveillé un instinct. Elle le reconnut sur-le-champ. Pierre affichait cette même posture embarrassée et imposante qu'elle lui avait connue enfant. Non, son père n'avait pas changé, il avait simplement vieilli.

Elle lui fit un signe de tête. Il le lui rendit, ce fut tout. Pas un sourire et pas un geste, le simple regret des années, la gêne de ne pas se connaître, l'abîme entre eux, irréversible. Avant que l'office ne prenne fin, Pierre s'éclipsa sans être vu ni aller bénir le cercueil. Ses adieux, il les ferait ailleurs, dans la solitude de son cœur, dans les méandres de la musique. Il s'installerait face au piano et jouerait pour Marina tous les airs qu'elle avait aimés. Ainsi lui rendrait-il hommage, ainsi la laisserait-il partir.

Chapitre 1

Deux heures du matin s'affichaient, en chiffres rouges, sur le réveil. Pierre assistait depuis longtemps au compte-goutte lancinant du temps. De longues années que ses nuits étaient dévorées par les insomnies, fidèles escortes acariâtres le privant du premier sommeil dont il aurait tant eu besoin. Chaque nuit, la même marée montante, le même ressac de ses échecs, la même rengaine infatigable des choses qui pèsent sur le cœur et finissent par le briser.

Ses affaires soigneusement pliées l'attendaient sur le dos d'une chaise. Il se leva et les passa tel un automate résigné, puis emprunta le long couloir qui menait à la cuisine. La pièce étroite et longiligne, truffée de meubles en Formica, semblait sortie d'un catalogue des années 1960. Façades des placards, dos des chaises, table à manger, tout était jaune, passé de mode, d'un autre temps. Rien ne traînait sur les surfaces, pas un ustensile, pas une plante, rien d'autre qu'une cafetière en marche. Il régnait là le hiératisme d'une vie statique, fossilisée.

Pierre remplit son mug de café et se posta à la fenêtre comme il le faisait toutes les nuits. Dehors, l'obscurité profonde était percée en quelques endroits par la lumière des réverbères qui jalonnaient les allées grises. Endormie, la cité-dortoir n'était jamais aussi tranquille ni aussi belle qu'en cet instant. Près de trente ans que Pierre vivait ici, à Choisy-le-Roi, dans la banlieue est de Paris, qu'il se levait ainsi chaque jour de la semaine, à 2 h 30, et observait de cet endroit les immeubles dressés tels des cierges tutoyer vainement les étoiles. Ces dix minutes qu'il s'accordait, laissant vagabonder son esprit, étaient comme une

chambre d'écluse avant le flot de sa journée. Puis un coup d'œil sur le cadran, et la vie reprenait son cours, codifiée par de petites manies : laver sa tasse et la ranger bien parallèle à celles en place, lustrer l'inox de l'évier afin qu'aucunes traces ne subsistent. L'ordre des choses, la propreté, deviennent de solides garde-fous lorsque l'existence se dérobe.

Pierre s'accrochait aux habitudes, aux rituels de la vie courante. Après le café, les cheveux. Il se croisait dans le miroir pour discipliner sa tignasse. Elle était drue, semée d'épis, fournie comme à son plus jeune âge, seule sa couleur avait changé au fil des ans. Le brun avait cédé sa place au poivre et sel le long des tempes. Ses yeux, assiégés par les cernes, avaient gardé la transparence d'un lac inondé de soleil. Quelques rides y avaient pris place, lui conférant ce charme discret que les années prodiguent aux hommes, et bien que Pierre n'en fût pas conscient, la cinquantaine lui allait bien.

Enfin, il quitta son trois-pièces et descendit sans faire de bruit les étages menant au parking. Seules les saisons changeaient la donne ; l'été tout paraissait moins rude, plus acceptable, presque éthéré. Mais en cet automne rigoureux, le froid lui tira quelques larmes et Pierre accéléra le pas, longeant les barres d'immeubles muettes, jusqu'à trouver sa Renault 5. Il s'y engouffra rapidement, ôta sa paire de gants fourrés, avant de tirer le starter et de tourner la clé de contact. Pierre dut s'y reprendre à trois fois avant que la voiture ne s'ébroue, écrasant l'accélérateur en suppliant : « Allez, démarre ! » La vieille guimbarde enfin lancée, il laissa tourner le moteur sans en requérir davantage et sélectionna la fréquence de la station Radio Classique. Tchaïkovski emplit l'habitable avec *None but the Lonely Heart*. Ses yeux se fermèrent un instant. Seule la musique était encore susceptible de soulever la chape de plomb avec laquelle il avait appris à vivre. Lentement, il sortit du parking.

Rungis se profilait au loin dans un dédale de bâtiments dont la lumière attirait l'œil. Ici, le ventre de Paris avait perdu tout son panache, mais gagné en modernité. Sous ses pavillons en acier, le dieu Commerce battait son plein sans encombrer la capitale. Les Halles avaient vendu leur âme au profit de la chaîne du froid et des normes sanitaires. Pierre y avait fait son entrée juste après l'inauguration du pavillon consacré à la viande en 1973. Embauché comme

débarrasseur, ceux que l'on nommait « les forts des halles », il avait gravi les échelons, promu coupeur depuis dix ans au rayon « veau ».

Lorsque Pierre parvint aux vestiaires, il ôta ses vêtements de ville. Sa musculature témoignait de la vitalité d'un corps qui chaque jour travaillait en force. Il enfila, à vive allure, salopette, casquette, tablier dont l'acier, telle une cotte de mailles, lui descendait à la mi-jambe. « Un chevalier d'un nouveau genre », pensait-il en foulant les marches qui le menaient vers le fracas des travées noircies de carcasses. Il allait falloir découper. Couper en deux, en quatre, en six. Couper, couper, mécaniquement sans réfléchir, sans s'arrêter, comme on subit son existence, comme une pénitence méritée. Près de sa table de travail, pendaient deux gants de protection assortis à son tablier. Pierre les enfila avec soin, ils avaient toujours préservé ses précieuses phalanges d'un écart de lame imprévu. Il se posta devant les bêtes pour inspecter la marchandise. L'esprit alerte, le corps figé, il organisa mentalement le travail qu'il aurait à faire tout en échauffant ses poignets. Ses deux mains jointes qui s'agitaient en moulinets répétitifs donnaient l'impression d'une prière dont André avait l'habitude :

— Alors bonhomme, on s'interroge ? questionna ce dernier, l'air amusé.

L'homme était le plus proche collègue de Pierre ; seize ans qu'ils travaillaient ensemble dans la plus parfaite harmonie. Ce rude gaillard de deux mètres dix, que tout le monde surnommait « la Bête », au regard de ses abattis, le dévisageait en souriant.

— S'interroger ? On n'a pas le temps ! répondit Pierre en pointant du nez la viande suspendue aux crochets.

Les travées s'animaient doucement, les premiers acheteurs arrivaient, tandis que les meilleurs vendeurs leur présentaient la marchandise. « Alors, ma gueule, qu'est-ce qu'on achète ? » hurlait l'un d'eux, carnet en main, pendant qu'un autre rétorquait à l'intention du même client : « Va pas acheter à ce voleur ! Viens plutôt chez moi, c'est plus sûr ! » La gouaille de ce négoce musclé fusait à travers les allées exhalant la testostérone, le marchand de tapis, l'esbroufe, la vente rapide au plus offrant. Quelques chariots élévateurs klaxonnaient les groupes égarés de visiteurs occasionnels. Pour la plupart des Japonais sortis du lit et jetés là, un appareil photo en main, transis de froid.